

HISTOIRES D'ICI (3)

Un polar assaisonné à la mode Pierre Kretz

Ancien avocat devenu essayiste, dramaturge et romancier, Pierre Kretz s'est frotté à un genre littéraire qui lui était étranger jusque-là, le polar. Un prétexte parfait pour y fourrer son érudition culturelle, ses souvenirs, ses interrogations aussi sur le devenir d'une Alsace qui a dû mal à se réconcilier avec elle-même.

Dès 10 h, une puissante énergie lumineuse blanchit progressivement la façade en grès rose du Tribunal de grande instance, place du Marché aux fruits, à Colmar. « Vous savez ce que va devenir ce bâtiment ? », interroge Pierre Kretz au sujet de l'ex-maison d'arrêt mitoyenne, rue des Augustins, définitivement fermée depuis juin 2021. On imagine sans peine cet avocat honoraire virevolter avec sa sacoche en cuir sous le bras sur le parvis du tribunal, saluant au passage l'un de ses confrères.

À 35 ans, il décrétait qu'à 50 il tomberait la robe noire ; parole tenue. Depuis, Pierre Kretz écrit, lit, publie : essais, poésies, pièces de théâtre, romans, des écrits appréciés également en Allemagne. Durant ces années où il arpentait les palais de justice, Pierre Kretz, Sélestadien de naissance et Saint-Marien d'adoption, officia à Stras-



Ancien avocat, Pierre Kretz s'est reconverti à 50 ans dans l'écriture, devenant romancier, essayiste, dramaturge. Ici, devant le TGI à Colmar, pour son polar *Le disparu de la route des vins*. Photo L'Alsace/Jean-Daniel Kientz

bourg, Saverne, mais peu au TGI colmarien. C'est ici, dans ce bâtiment où « l'on ressent dans l'âme

l'histoire des hommes », qui fut jadis le siège du Conseil souverain d'Alsace, où Louis XIV séjourna à

deux reprises, en 1681 et 1683, que le récit du *Disparu de la route des vins* commence. Un polar à la sauce Kretz, pourrait-on dire tant l'histoire ressemblerait comme deux gouttes d'eau à l'auteur de « L'Alsace n'existe plus ». Ce derniers s'étonne que son polar ait été réédité à quatre reprises (« C'est beaucoup quand même ! ») : preuve que cette enquête trouve encore près de dix ans après sa publication un écho parmi les amateurs du genre. Un classique alors...

L'auteur s'ingénie à faire preuve d'érudition quand il le faut, sans être ostentatoire

« Oui, il a été facile à écrire », répond l'intéressé qui admet ne pas être un « grand lecteur » de polar mais cite toute de même Simenon

et « la dureté » de certains de ses romans. « *Le disparu...* » représente donc la première incursion dans un genre littéraire plutôt casse-gueule. Son éditeur, Pierre Marchant, ravi de sa témérité, le laisse se conformer à l'esprit d'une collection bigarrée qui remplit désormais une armoire de taille moyenne ; le format est court, le ton léger, l'ancrage localisé, et le scénario singulier. Cette liberté-là aurait pu être une chausse-trappe. Au contraire, la lecture du *Disparu...* s'accompagne du sentiment rassérénant que l'auteur a eu simplement à se baisser pour ramasser ses souvenirs (d'enfance et d'avocat par exemple) et les insérer dans une trame judiciaire reliée à l'histoire de l'Alsace.

L'auteur s'ingénie à faire preuve d'érudition quand il le faut, sans être ostentatoire. Sans dévoiler le canevas du scénario, disons tout de

même que le juge d'instruction, Ronald Fuchs, est confronté à une disparition, celle d'Oscar Klunck, poids lourd de la viticulture alsacienne, baptisé The riesling King par la revue *Wine Advocate*. Les médias locaux s'enflamment. L'enquête piétine ; la pression monte ; les fausses pistes tombent aussi vite qu'elles surgissent. Subsiste une galerie de personnages que l'auteur ne maltraite jamais, au contraire. Le juge dont le couple bat de l'aile, l'enquêteur corse, l'épouse martiniquaise sur laquelle pèsent d'emblée des soupçons, un cenologue qui « ne recrache pas systématiquement les vins qu'il fait profession de goûter », un chanoine regrettant les messes en latin, un maire qui perd un pouce en Algérie, on ressent une forme d'empathie, une sympathique bienveillance à l'égard de ces individus dont certains apparaissent comme égarés, en tout cas étrangers à leur propre époque. Les décors que l'auteur connaît bien et met en scène comme des personnages tertiaires, adoucissent la dureté de certaines situations.

Le Taenchel apparaît tout de même comme une montagne inquiétante de par sa « fonction » religieuse ; l'énergie qui s'en dégage n'invite pas toujours les hommes au pardon. Vivant à quelques encablures du Rocher des reptiles qu'il peut atteindre facilement en marchant, Pierre Kretz peut y capter « le profond silence des Vosges ». Ici, pour son récit imaginaire, l'auteur a tracé dans ce décor de grès, de résineux et de rochers sculptés par la géologie et le climat, son « propre » mur pierre au-delà duquel se trouve la tranquillité de l'âme et... la justice des hommes. Quoi de plus normal d'y achever ici une histoire tragique à l'image du passé alsacien.

Jean Daniel KIENTZ

LIRE *Le disparu de la route des vins*, par Pierre Kretz, aux éditions Le Verger ; 10 euros.

PLUS WEB Découvrir les premières pages du roman en version audio grâce à notre podcast.

Se soigner par l'écriture (et la lecture)

La justice, la viticulture, la religion, la culture, l'Histoire, Pierre Kretz s'est ingénié à « caser » dans son unique polar (jusqu'à présent) des éléments d'une cosmogonie régionaliste, mêlant souvenirs d'enfance et professionnels, éléments culturels dont le dialecte de la vallée rhénane et une langue morte que l'on ne citera point.

Une enquête bien plus culturelle que judiciaire

La viticulture coule de source, l'auteur ayant vécu une jeunesse à l'ombre du Haut-Koenigsbourg, des images imprégnées de cette odeur typique du sarment brûlé et de cette eau servant à nettoyer les caves et qui se mélange au vin. Quoi de plus normal alors de dessiner les con-

tours d'un personnage alsacien, vigneron de son état vivant dans une commune imaginaire, Rebindorf, la bien-nommée. Le roi du riesling fait long feu dès les premières pages et toute la région s'enflamme pour cette disparition anormale dont l'épilogue prend ses racines dans l'Histoire, au temps où la répression faisait partie de la stratégie de la terreur. Le lecteur est invité à s'enfouir dans une enquête bien plus culturelle que judiciaire où le suspect incarne cette schizophrénie alsacienne qui peut faire sourire, qui fait réfléchir surtout. Écrit avant que l'Alsace soit contrainte de devenir soluble dans un improbable Grand Est (*Je suis Alsacien mais je me soigne*, 2020), ce polar se boit cul sec comme un sylvaner de terroir : juste pour le plaisir.